



La Concordia School  
Paris associe les  
systèmes éducatifs  
français et britannique,  
en privilégiant le travail  
collectif et l'initiative  
personnelle des élèves.

# UN RÊVE *DE CLASSES*

DAVANTAGE DE CRÉATIVITÉ, DE TRAVAIL EN GROUPE,  
DE *BIEN-ÊTRE*... INSPIRÉS PAR LES MODÈLES ANGLO-SAXON  
ET NORDIQUE, ILS ONT INVENTÉ *UN ÉTABLISSEMENT*  
*IDÉAL*. AVEC L'ESPOIR QUE CES INITIATIVES ENCORE  
*CONFIDENTIELLES* FASSENT ÉCOLE DANS LE PUBLIC.

## IL Y A DIX ANS, MARIE ROBERT CRÉAIT LES ESCLAIBES INTERNATIONAL SCHOOLS

et, à l'heure du bilan, elle partage son effarement. « À nos débuts, on recrutait quelques professeurs du public qui voulaient pratiquer autrement. Aujourd'hui, nous recevons des candidatures toutes les semaines. » Elle, qui se dit « très attachée à l'école publique », ne dresse pas ce constat de gaieté de cœur. Elle y a commencé sa carrière et diagnostique la crise que traverse l'institution avec lucidité. « On a placé les profs dans une équation impossible : fais tout, réponds à tout, éduque-les, nourris-les, fais de l'autorité, sois innovant, mais sans outils et sans soutien, explique-t-elle. Ils exercent leur métier dans des conditions très dégradées : locaux vétustes, sureffectif, formation inexistante. » Sans parler du séisme provoqué par l'arrivée de l'intelligence artificielle (IA). « C'est un bouleversement de l'essence même de l'enseignement, et les professeurs ne sont pas accompagnés », regrette-t-elle, ajoutant que cet abandon touche aussi les élèves : « Ce qu'on leur donne à apprendre n'a plus de sens pour eux. Ils sont écartelés entre leur vie privée qui baigne dans le digital et dans un monde qui va vite, et l'apprentissage où les choses n'ont presque pas bougé. »

## Très proche du SUR-MESURE

Il y avait donc urgence à repenser l'école. Or, penser, c'est le job préféré de cette philosophe de formation et de conviction, créatrice du compte Instagram @philosophyissex, et qui a voulu en finir avec la verticalité de l'école traditionnelle et la passivité qu'elle observait chez beaucoup trop d'élèves. Son point de départ, c'est la pédagogie active. « L'enseignant encadre l'élève pour qu'il puisse acquérir des connaissances en étant acteur de ce savoir, en questionnant, en s'exerçant. Cela correspond d'ailleurs beaucoup plus à notre vie professionnelle. » Quand on évoque les écoles de Marie Robert, on pense aux principes de Maria Montessori. Mais sa méthode va plus loin. Certes, la base reste celle construite en 1906 par la fameuse médecin et pédagogue, notamment l'apprentissage par le concret : l'enfant manipule les notions qu'il apprend grâce à un matériel adapté, travaille individuellement et évolue à son rythme. Mais les Esclaibes Schools ont d'autres piliers qui viennent compléter ce socle. « Le premier, c'est le travail rédactionnel. Le deuxième, le bilinguisme, pour l'ouverture d'esprit, et la diversité culturelle. Et le troisième, la créativité », détaille l'auteure qui a récemment publié *Le Miracle du réconfort* (Éd. Flammarion). Cela passe par des cours d'arts plastiques, de la philosophie dès le plus jeune âge, l'IA mise au service de la pensée : les élèves réalisent ainsi une maquette de la cour de l'école transformée en espace de biodiversité. « Plus ils grandissent, plus on travaille par projets collectifs. Au collège, ils créent une microentreprise ensemble », ajoute-t-elle. Tout cela est rendu possible grâce à des effectifs réduits : 15 enfants par classe en moyenne. Ces écoles, qui vont de la crèche au collège, sont présentes à Paris, Clichy et Marseille et comptent 350 élèves au total. Bien sûr, cet enseignement proche du sur-mesure a un coût : 500 euros par mois à Marseille, 900 à Paris. Des bourses proposées par l'école apportent un peu de mixité sociale à ce système hors contrat, que Marie Robert voudrait développer grâce à une levée de fonds réalisée récemment, qui devrait lui permettre

de créer une fondation et de « redistribuer » davantage. Pour la philosophe, ce qu'apporte vraiment son école aux enfants, c'est la confiance : « Oui, ils ont de bons résultats et parlent très bien anglais. Mais ce qui fait la différence, c'est l'ancrage qu'ils acquièrent : le monde ne leur fait pas peur. Or, quand je vois les taux d'anxiété chez les jeunes aujourd'hui, c'est capital. » L'entrepreneuriat est « l'expérience la plus confrontante et qui m'apporte le plus de fierté », confie la prof et cheffe d'entreprise, qui nourrit l'ambition de créer des ponts avec l'école publique pour la transformer. « Je veux montrer que "c'est possible". On est un laboratoire pédagogique, mais on ne veut pas rester dans l'entre-soi. On nous écrit toute la journée et on aide les enseignants du public à mettre en place de nouveaux outils. » Bâtir des ponts, c'est aussi le projet de l'école bilingue Concordia née en 2019 dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris et qui offre à ses 400 élèves, de la maternelle au collège, le meilleur des systèmes français et anglo-saxon. Tout a débuté par les observations *in situ* de sa fondatrice, Aurore Longuet Grierson, dont le mari est anglais et la famille biculturelle : « J'ai découvert que les écoles londoniennes avaient fait leur mue et qu'elles offraient une éducation aux standards des écoles des grandes capitales mondiales, bien plus moderne que l'éducation française. » Dans son établissement, on suit donc les programmes anglais et français, et on passe à la fois le brevet et son équivalent britannique, le GCSE. « On prend au système français l'apprentissage par cœur et la rigueur. Et au système anglais, le savoir-être, la prise de parole en public, le travail en groupe et la créativité », détaille-t-elle. On y apprend à lire plus tôt, et l'accent est mis sur les maths et les sciences, « des matières aujourd'hui fondamentales, mais dans lesquelles l'école française peine à faire progresser les élèves », déplore la fondatrice de Concordia School.

## D'un système à l'AUTRE

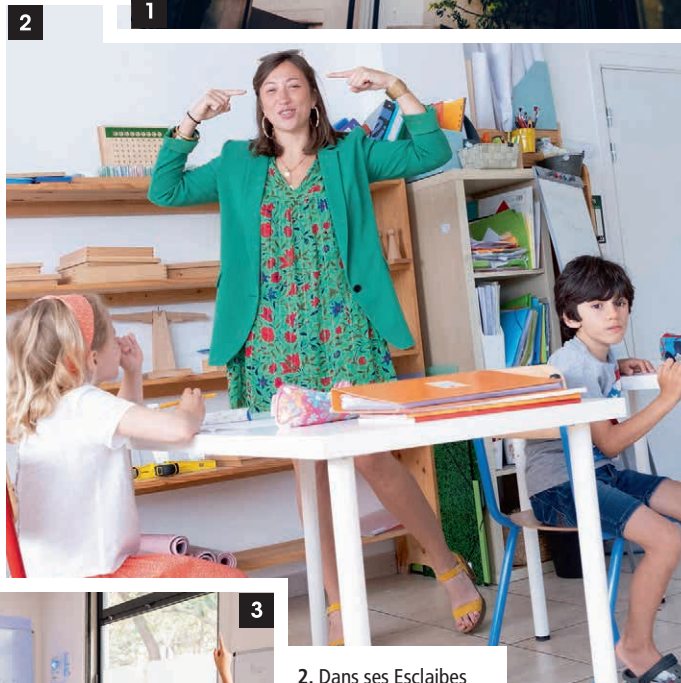
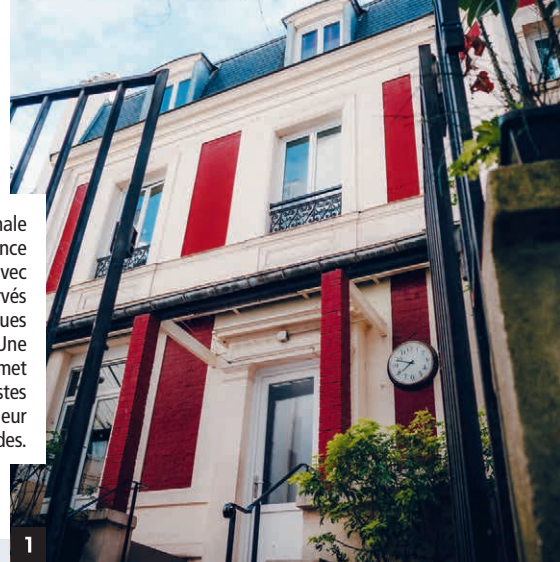
On trouve aussi au cœur de ce projet la pédagogie active et un corps enseignant formé sans cesse, notamment à l'IA. « On utilise la réalité augmentée pour faire comprendre aux enfants comment fonctionne un squelette. On a ainsi conçu un site Internet sur les guerres de religion où un tableau d'Henri IV parlait grâce à l'IA. Cela rend l'histoire plus vivante pour les élèves », explique Aurore Longuet Grierson. Là encore, l'année scolaire coûte 16 000 euros, un

prix lié au système hors contrat, qui ne bénéficie pas de subventions de l'État pour financer ses coûts de fonctionnement, dont la rémunération des professeurs. Un système de bourses existe et nombre d'expatriés voient les frais de scolarité de leurs enfants payés par les entreprises ou organismes internationaux qui les emploient. Passionnée d'innovation, Aurore Longuet Grierson est aussi animée d'une volonté de partage : « On est à la disposition de nos collègues des autres écoles pour les aider s'ils le souhaitent. On nous demande souvent comment mettre en place des travaux en groupe, augmenter le niveau en maths ou développer les compétences à l'oral », dit-elle, montrant que l'entraide public-privé n'est pas une vue de l'esprit. « C'est extraordinaire de voir des enfants s'épanouir dans un système qui leur donne une autonomie, un optimisme et une confiance clés pour évoluer dans le monde. » Qu'en disent les élèves qui ont testé les deux systèmes ? Manon, 16 ans, a fait ses petites classes à Chicago, puis de son CM1 jusqu'à la troisième dans un village de Bretagne, et sa seconde à Henri-IV. Aujourd'hui en première de l'autre côté de l'Atlantique, elle dit ne pas préférer un système en particulier, mais ses propos révèlent un modèle américain davantage tourné vers le bien-être de l'élève. « En France, on a envie que tu participes, mais c'est plus intimidant. Si on n'a pas la bonne réponse, on a l'impression de ne pas connaître sa leçon. Aux États-Unis, c'est le contraire, je trouve parfois que les élèves racontent n'importe quoi ! Mais ça fait avancer la classe. Mon prof de maths dit qu'on apprend en se trompant », raconte cette fan de sciences. En matière de discipline, personne n'est recadré brutalement comme cela arrive en France : l'enseignant américain convoque l'élève dissipé à son bureau à la fin du cours et s'explique avec lui individuellement, évitant les vexations publiques qui en ont traumatisé plus d'un dans le système français. Elle ajoute que les travaux en groupe y sont plus répandus, avant de conclure : « J'ai moins l'impression de travailler et d'être à l'école là-bas qu'en France. »

## UNE VISION disruptive

Quoi de mieux qu'une école où on apprend sans avoir l'impression de travailler ? À écouter Michel Naniche, cela ressemble fort à celle qu'il a créée en 2008 et qui s'appelle Diagonale. « Vous avez lu les vingt mesures de la Convention citoyenne sur les temps de l'enfant ? Commencer à 9 heures, enseigner les savoirs théoriques le matin et dédier l'après-midi aux activités pratiques, faire les devoirs à l'école ? Tout ça, c'est Diagonale ! », se réjouit ce prof de maths à propos du rapport rendu en novembre au CESE. À l'origine, il a voulu créer un cursus sport-études quasiment inexistant en France. Au sein de son école, qui va de la quatrième à la terminale et propose depuis peu une classe préparatoire aux grandes écoles d'ingénieurs et de commerce, on travaille le matin et on s'entraîne l'après-midi. Lors des compétitions, les sportifs sont dispensés de cours et un prof est ensuite mis à leur disposition pour le rattrapage. Michel Naniche a aussi ouvert l'établissement aux artistes, notamment aux acteurs, qui pratiquent eux aussi l'après-midi. Les 20 % d'élèves restants, ni sportifs ni artistes, en profitent pour faire leurs devoirs à l'école avec le soutien des profs. « Ce système d'étude dirigée permet de résoudre des problèmes de déterminisme scolaire. Au lieu de faire

1. L'École Diagonale propose une expérience scolaire atypique, avec des après-midi réservés aux activités pratiques et aux devoirs. Une approche qui permet aux sportifs et artistes en herbe d'accorder leur passion à leurs études.



2. Dans ses Esclabes International Schools, Marie Robert applique une pédagogie alliant bilinguisme franco-anglais, autonomie et créativité. 3 et 4. Dédiées aux élèves "dys", les écoles Cerene visent à leur épanouissement via un apprentissage adapté.



# “On AIDE les enseignants du public à *mettre en place* de nouveaux OUTILS”

Marie Robert, fondatrice des Esclaibes International Schools



ses devoirs tout seul chez soi, on les fait à l'école avec les enseignants », souligne Michel Naniche, qui renchérit : « Après 16 h 30, les élèves sont libres. Fais du sport, de l'art, rêve, ennuie-toi, tout ce que tu veux sauf du scolaire ! » Avec seulement 4 recalés sur 350 au bac et de très bons résultats sur Parcoursup, la réussite de l'école ne tient pas tant à la méthode d'enseignement, classique, qu'à l'organisation de la scolarité. « Ça marche car ils ont une belle journée devant eux ! Chez nous, la phobie scolaire, ça n'existe pas », lance-t-il. Ici, pas de notes envoyées sur École directe : « Les parents n'ont pas accès aux résultats des élèves, tranche Michel Naniche. Ils sont informés uniquement par le bulletin trimestriel. Cela les empêche de transmettre leurs peurs aux enfants, qui comprennent qu'ils travaillent pour eux. » L'école, située à Paris et dans sa banlieue, à Boulogne-Billancourt, à Lyon, et bientôt à Marseille, compte 200 élèves par établissement et coûte 6 000 euros par an. Michel Naniche a pour ambition de passer des 1 000 élèves à 10 000 : il parie que devenir la plus grande école de France lui permettra d'accroître son impact et de prouver qu'il faut généraliser ses bonnes pratiques à l'Éducation nationale. « Ici, tout le monde trouve sa place, même celui qui sort du lot »,

conclut-il pour achever de convaincre qu'il n'a pas créé une école alternative, mais bel et bien « l'école de demain ».

## UNE ÉCOLE inclusive

Permettre à tous de trouver leur place, c'est aussi la vocation des écoles Cerene qui accueillent des enfants « dys », qui peuvent avoir un trouble du langage oral (dysphasie), de l'écrit (dyslexie), des troubles du geste (dyspraxie), des activités numériques (dyscalculie), de l'attention, ou des troubles du spectre autistique. Le fondateur, Hervé Glasel, est un polytechnicien reconverti dans la neuropsychologie, sa passion, qui l'a amené à s'intéresser à la façon dont un enfant apprend à lire ou à parler, et à sa contrepartie pathologique, les troubles dys. « J'ai créé l'école il y a quinze ans pour répondre aux besoins de ces enfants qui se perdent dans le système standard, qui lui-même fait ce qu'il peut. Je rends d'ailleurs hommage à l'Éducation nationale, qui réalise un travail énorme pour les enfants dys et handicapés : en 2005, on comptait seulement 150 000 enfants en situation de handicap à l'école contre 530 000 aujourd'hui. L'école a fait un grand effort d'inclusion. » Pour lui, les enfants dys ont besoin de moyens adaptés pour apprendre. « On leur donne des outils de compensation

methodologique, des fiches méthode par exemple, des outils technologiques comme le retour vocal, se faire lire un texte par un ordinateur ou dicter sa réponse, ce qui permet de contourner l'écrit. » Les enfants sont accueillis dans des classes de 12 à 15 élèves et les cours durent 1 h 15. « On fait circuler la parole, on met en place des temps calmes avec une lecture ou l'écoute d'une chanson, pour que les enfants soient plus paisibles et restent attentifs et engagés », détaille Hervé Glasel, lui aussi adepte de la pédagogie active. « On dit toujours à nos élèves que leurs erreurs nous intéressent, car elles sont une lucarne ouverte sur leur fonctionnement. En travaillant dessus, on les fait progresser », éclaire-t-il. Les écoles Cerene sont des établissements passerelles : les enfants y restent deux à quatre ans, le temps pour eux de maîtriser les outils qui leur permettent de devenir autonomes dans leurs apprentissages et de reconquérir une estime d'eux-mêmes jusqu'ici mise à mal. Ils peuvent ensuite rejoindre le système classique et réussir : 95 % des élèves obtiennent le brevet, 70 % le bac et 70 % visent un bac + 3 minimum. Ces écoles, qui comptent 400 élèves au total, vont du CE2 à la seconde. Présentes à Paris et dans sa banlieue, à Rueil-Malmaison, on les trouve aussi à Lyon, Marseille, Toulouse et Lille. Là encore, les frais de scolarité s'élèvent à 1 000 euros par mois, sachant que des bourses ou financements des maisons départementales des personnes handicapées sont mobilisables. Le vœu d'Hervé Glasel ? « On aimerait rejoindre l'Éducation nationale pour que la scolarité coûte moins cher, et parce que ce que l'on développe au Cerene pourrait servir à tous. » Ces fondateurs d'écoles innovantes ne se voient pas en ennemis du public, au contraire : ils aimeraient être vus comme des alliés pour élaborer ensemble l'école de demain. Comment la définir ? Nathalie Balla, qui a dirigé et redressé La Redoute, investit désormais dans des projets d'éducation qui forment aux compétences du futur : « Je choisis des initiatives transmettant la capacité à cultiver l'esprit critique et la créativité, à être autonome et à utiliser l'intelligence collective, à avoir confiance en soi, souligne-t-elle. Pour que l'IA n'engendre pas une société manipulée ou dystopique, mais qu'elle nous aide à construire une société où chacun trouve sa place et vive mieux. » Et si la crise de l'Éducation nationale se transformait en opportunité de faire advenir l'école de demain, celle qui nous réunirait tous ? ●

